

DE LA MOBILITÉ DES TERROIRS A LA STABILISATION DE L'ESPACE UTILE L'EXEMPLE DU GOURARA (Sahara Algérien)

par

Jean BISSON*

Voici à 1 300 km d'Alger, aux confins méridionaux du Grand Erg Occidental, un authentique pays, le Gourara, qui, peuplé en majorité de Zénètes berbérophones, a conservé une incontestable unité et une étonnante vitalité : en témoignent la croissance démographique (25 177 habitants en 1952, 40 185 en 1966, 50 933 en 1977) et l'attachement des Gouraris à un pays qu'ils n'abandonnent que rarement à titre définitif.

S'agit-il pour autant d'une paysannerie figée, agrippée à des terroirs où se pratiquerait une agriculture d'un autre âge, en un mot d'un isolat qui survivrait dans des conditions les plus dures de la planète ? Il n'en est rien, et l'intérêt d'une étude du Gourara réside précisément dans l'analyse de ce jeu de subtiles mutations internes qui, au prix de réajustements de détail dans l'agencement des terroirs, maintiennent la cohésion d'une société restée foncièrement paysanne.

I. — EVOLUTION HYDRAULIQUE ET MOBILITÉ DES TERROIRS

Les populations berbérophones puis arabophones sont fixées au Gourara depuis des siècles; il n'empêche qu'à l'échelle locale leur fixation n'a jamais été immuable, comme en témoignent les innombrables ruines qui se disséminent aux environs des sites aujourd'hui utilisés. Et contrairement à une opinion généralement répandue ces ruines n'attestent pas que le pays était « autrefois » plus peuplé, mais sont une conséquence de l'évolution des systèmes hydrauliques mis au point par les hommes pour assurer leur survie, sous un climat qui n'apporte que des pluies insignifiantes (moins de 15 mm annuellement).

* Université de Tours CNRS (L.A. Urbanisation du monde arabe).

*1) Une eau abondante et à faible profondeur :
multiplicité et variété des sites de terroir*

Car l'existence de centres de peuplement sédentaire est, au Gourara comme ailleurs au Sahara, directement liée à la présence de ressources hydrauliques; or le Gourara bénéficie d'une part de la nappe dite albienne, ici abondante et présente à faible profondeur — donc captable avec des moyens traditionnels (foggaras et puits à balancier ou motopompe) — ou, au milieu des cordons dunaires de l'Erg, de la « nappe de l'Erg » qui, circulant à faible profondeur, peut, au moins localement (Tarhouzi et plus épisodiquement au Tinerkoug), être utilisée directement, c'est-à-dire sans avoir besoin d'irriguer, par les palmiers, voire les céréales ! De la sorte le Gourara présente deux types de terroirs : les uns groupés au débouché de chaque foggara, les autres dispersés au creux des dunes; terroirs auxquels s'ajoutent depuis peu les périmètres irrigués par forages profonds (toujours dans la nappe albienne) dont le plus important est représenté par le centre de culture de Mguiden qui relève du secteur socialiste.

Cependant les ressources hydrauliques ne sont pas inépuisables (sauf apparemment celles des forages profonds : exemple le puits qui alimente la ville de Timimoun), dans la mesure où la recharge des nappes s'effectue très lentement : aussi bien les paysanneries locales ont-elle dû, pour survivre sur les mêmes sites, s'adapter à une évolution qui est inéluctable (et nullement la conséquence d'un prétendu assèchement historique).

2) Un mouvement général : la translation des terroirs irrigués par foggaras

Ce n'est pas le lieu de décrire ici l'évolution du système des foggaras, résumée dans une précédente étude (Bisson, 1957 et 1984a). Qu'il suffise de rappeler que la foggara jouant le rôle de drain provoque le rabattement de la nappe; de ce rabattement découle l'obligation, si l'on veut continuer à bénéficier de l'irrigation par gravité, principal avantage de la foggara, de rechercher des terroirs cultivables situés à une cote inférieure à celle du débouché originel de la foggara. Cette nécessité explique le glissement lent des palmeraies qui a pu s'effectuer sur plusieurs siècles quand la dénivellation est conséquente (bord du plateau de grès « albiens » limitant la Sebkha de Timimoun) : ainsi s'explique la longue permanence des populations fixées sur la bordure de la Sebkha antérieurement aux invasions arabes (fig. 1).

Quand la dénivellation est de faible ampleur, il est encore possible de bénéficier de l'eau de foggara et d'éviter un déplacement des terroirs, mais au prix d'une remontée de l'eau (au moyen d'un petit balancier, parfois remplacé par la moto-pompe) jusqu'au niveau des planches à irriguer, à partir d'une fosse creusée en contrebas du nouveau débouché de la foggara : ainsi s'explique le maintien des terroirs d'une bonne partie de l'Aougrout et du Deldoul (Sud du Gourara).

3) De la foggara au puits individuel — ou l'ultime évolution des terroirs

Toutefois lorsque les possibilités techniques sont épuisées, et c'est le cas pour les foggaras établies sur des regs de très faible pente (plateau « hama-

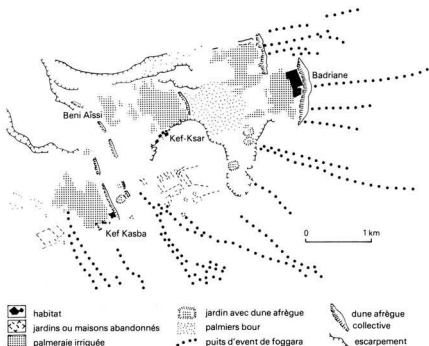


FIG. 1 — Terroirs des palmeraies irriguées par foggaras de la bordure de la Sebkhia de Timimoun (Gourara) :

- palmeraies de Badriane, à l'abri d'une dune-afrègue haute de 22 mètres (à rapprocher de la figure 3), de Kef-Ksar et Kef-Kasba.
- traces de jardins abandonnés par suite du rabattement de la nappe dite albiennaise, sur le plateau de grès du Continental Intercalaire; glissement des terroirs vers les points bas, particulièrement net à Kef-Ksar. (Calque d'une photographie aérienne de 1953; extrait de Jean BISSON : *le Gourara, étude de géographie humaine*, Alger 1957).

dien » = bordure de l'Erg; couloirs interdunaires), les populations sont alors obligées d'aller chercher des sites d'implantation ailleurs. Le plus bel exemple est donné au Gourara par la petite palmeraie de Tegant dont, nous rapporte la tradition orale, le terroir était « bled tleg » (pays où l'on lâche l'eau) avant de devenir « bled jbid » (pays où l'on puise l'eau) : or la photographie aérienne vient authentifier la tradition orale.

Ainsi la mobilité des terroirs — qui est générale — peut ne jouer que sur quelques mètres, au plus quelques centaines de mètres lorsqu'il s'agit d'un lent mouvement de translation (cas des palmeraies à foggaras disposant d'une nappe abondante et d'une forte dénivellation topographique) : elle peut également donner lieu à un déplacement avec abandon total du terroir initialement cultivé : traditions orales et photographies aériennes en offrent de nombreux exemples.

4) Une colonisation de l'Erg par terroirs éclatés

Car telle a été l'origine de la colonisation de l'Erg et le point de départ de palmeraies dont les populations (Zénètes du Tarhouzi), nous rapporte la tradition orale, sont venues voici environ deux siècles des bordures de la Sebkhah de Timimoun et de la corniche hamadienne : le déplacement, génétiquement très semblable à celui de Tegant, a été de l'ordre de la quarantaine à la soixantaine de km. Et les nouvelles conditions d'implantation (du moins au Tarhouzi, très favorisé sur le plan hydraulique) (Bisson, 1984 b) étaient telles que c'est la fosse creusée jusqu'à atteindre la « nappe de l'Erg » qui est à l'origine de ce type de terroir fait d'une juxtaposition de jardins dispersés dans les couloirs interdunaires : le Souf dans le bas Sahara oriental et le Sahara tunisien offrirait des exemples semblables, encore qu'au Tarhouzi ce ne sont pas seulement les palmiers qui ont les racines « dans l'eau », mais également le blé et, surtout, l'orge ! (fig. 2).

Par ailleurs chaque jardin évoluant sur le plan hydraulique à un rythme qui lui est propre (les variations latérales de faciès — plus ou moins grande prédominance des argiles ou du sable — en sont probablement responsables), il s'ensuit une évolution qui se traduit par l'abandon des jardins ayant épuisé la nappe, et la création plus loin de jardins analogues : d'où un essaimage continu des populations qui se poursuit actuellement, au point que de nouveaux terroirs s'étoffent peu à peu, à mesure que d'autres se rétractent pour disparaître progressivement dans les sables... C'est pourquoi dans les conditions en apparence les plus dures du Sahara algérien se situent les palmeraies parmi les plus productives, parce que sans cesse soumises à rajeunissement : ici mobilité des terroirs et initiatives individuelles ont pour conséquence l'absence de tous ces blocages fonciers, ces recroisements multiples de séguias, ces imbrications de parcellaire qui sont un obstacle majeur à toute régénération des oasis à foggaras...

Au total translation lente des oasis à foggaras ou essaimage des palmeraies de l'Erg ont pour résultat une mobilité des terroirs qui est la condition de toute survie de l'activité agricole, mais dont l'ampleur est variable; tantôt elle est compatible avec une permanence du site d'habitat (au prix, parfois, d'un dédoublement palmeraie-ksar) tantôt elle obligerait à des déplacements quotidiens tels que les hommes préfèrent se fixer auprès du nouveau terroir de culture. De toute façon migration ne signifie nullement désertion car ces mouvements restent circonscrits dans l'espace, tant sont puissants les liens sociologiques qui unissent les habitants d'un même groupe d'oasis.

FIG. 2 — Terroir-nébuleuse de l'Erg Occidental (ici Ajdir Rharbi au Tarhouzi) :

- vieux jardins, de plan circulaire : l'ensablement conjugué à l'épuisement de la nappe dite de l'Erg explique la rétraction de l'espace cultivé.
 - jardins plus récents reconnaissables au tracé très géométrique de la dune-afrégue (Cf. la coupe d'un jardin).
- (Calque d'une photographie aérienne 1953)



II. — LES TERROIRS SOUS MENACE PERMANENTE OU LA LUTTE CONTRE L'ENSABLEMENT

Sans doute les terroirs sont-ils étroitement soumis à la dépendance hydraulique : mais l'évolution s'étale largement dans le temps. Il n'en est pas de même de l'ensablement (le vent est le seul agent morphologique réellement efficace au désert) qui, si l'on n'y prend garde, peut progresser très vite, au point d'effacer toute intervention humaine : l'échelle ne se mesure plus en décennies, voire en siècles, mais en années... Car tout obstacle au vent — et l'aménagement d'un terroir, avec ses plantations denses, ses murettes de clôture, son habitat... en est un — provoque un dépôt de sable qui rapidement menace toute implantation fixe. Aussi tout jardinier sait-il très habilement contrecarrer la menace éolienne et protéger efficacement ses cultures et sa maison; mais qu'un voisin fasse preuve de négligence (souvent involontaire : émigration vers un chantier lointain sans remplacement, absence d'enfant capable de pendre le relais d'un père âgé...) et c'est toute une frange du terroir qui de proche en proche sera menacée.

1) *Une protection efficace : la « dune-afreg »*

Dans le but d'éviter l'ensevelissement par le sable des villages et leur terroir attenant, les habitants les ceinturent toujours de haies de palmes sèches (jerid) grossièrement entrecroisées, parfois tressées, jouant le rôle de brise-vent que l'on nomme « afreg » (étymologie : limite) : l'accumulation de sable se produit au niveau de la haie, si bien que rapidement naît une dune qui épouse le tracé même de l'afreg; à mesure que le sable s'accumule, la dune artificielle ainsi créée (« dune-afreg ») s'élève, protégeant du même coup très efficacement le jardin ou la maison situés sous le vent de cette dune. L'observation montre que la perméabilité de la barrière améliore son rendement, ce qui signifie qu'elle n'arrivera pas à bloquer tous les grains de sable mais provoquera le dépôt de la plus grande partie du sable entraîné par saltation et reptation, tant au vent que sous le vent de l'obstacle artificiellement créé. C'est pourquoi l'afreg est toujours fixé à une certaine distance du terroir à protéger, car il faut prévoir qu'en s'élevant (en « engraisant ») la dune-afreg va s'élargir par la base : très généralement quelques mètres suffisent, mais lorsque la barrière de protection concerne l'ensemble d'un village ou toute une palmeraie, la sagesse des ksouriens a prévu large, sans toutefois outrepasser la limite (connue empiriquement) au-delà de laquelle le rôle protecteur de la dune s'estomperait : tout repose sur une expérience raisonnée... et des règles fort simples à respecter.

L'afreg représente donc la plus efficace des défenses, contrairement au mur anti-sable, fixé une fois pour toutes... et inutile dès l'instant où les trous ménagés à la base (ce qui est une façon de reconnaître l'intérêt d'une certaine perméabilité de l'obstacle) sont colmatés, et où le sable atteint le sommet. En revanche l'afreg a pour lui l'avantage d'être le point d'ancrage d'un système que l'on peut qualifier d'évolutif, dans la mesure où il suffit d'entretenir la haie à quelques centimètres en deçà de la crête sommitale — et du côté d'où vient le danger, c'est-à-dire du

côté extérieur au terroir : la dune présente alors un tracé rectiligne ou légèrement incurvé, et un profil dissymétrique et effilé, témoignages évidents de l'efficacité du système. Condition impérative : l'afreg doit sans cesse être soigneusement renouvelé, sinon le vent, canalisé par une trouée, provoque des encoches dans l'arête, dégage un couloir de déflation et projette le sable sur les cultures et les maisons : le processus une fois déclenché peut aller très vite.

2) *Relâchement des contraintes collectives
et déboires d'un aménagement sectoriel*

Le drame est qu'aujourd'hui bien des afregs ne sont plus entretenus, notamment ceux qui intéressent un terroir dans sa totalité, et qui peuvent s'aligner sur des centaines de mètres, dès l'instant où le sens de la collectivité (sinon le respect de l'autorité) — avec son corollaire, la touiza ou corvée collective — s'affaiblit; par contre chaque fois que se maintient cette volonté, les résultats sont spectaculaires : comparée (et photographiée...) à plusieurs reprises (1952, 1959, 1962, 1983) la grande dune qui domine de ses 22 mètres le ksar de Badriane (oasis située au Nord de Timimoun, en bordure du plateau dominant la Sebkhâ) est restée étonnamment stable, et l'impression qu'elle s'est rapprochée du village est fallacieuse, car en réalité c'est la poussée démographique qui a valu la construction de nouvelles maisons dans l'espace qu'avaient ménagé les habitants entre le ksar et la dune (fig. 3) : une sagesse que l'on a sans doute eu tort d'outrepasser, car l'exhaussement de la dune entraîne inexorablement l'élargissement de sa base.

Il n'en est, hélas, pas de même pour les constructions nouvelles, à commencer par les bâtiments scolaires, systématiquement et volontairement construits à l'écart des villages; certes les sites retenus étaient, à l'origine, libres de tout ensablement, mais on avait oublié que tout obstacle ne peut que provoquer un ensablement : il ne faut donc pas s'étonner si le sable dépasse parfois le niveau des fenêtres... et accuser les longues vacances (*sic!*) des instituteurs est un alibi bien commode ! Que dire alors du village socialiste de Mguiden, présenté comme un modèle d'aménagement anti-ensablement (un plan en spirale étant censé provoquer des tourbillons, donc avoir un effet de chasse-sable !) lorsque l'on découvre côté Est une rue impraticable parce qu'occupée par de véritables dunes : déjà les premières maisons de la frange Est (d'où vient le danger, compte tenu de la fréquence des vents de ce secteur) sont abandonnées alors qu'elles avaient été inaugurées voici peu.

Et les bâtiments de la toute-puissante Sonatrach n'ont pas plus échappé à l'ensablement puisque désormais le mur de clôture de son parc de Timimoun est de franchissement facile, une dune étant venue se coller contre ! Ce qui était prévisible...

Une conclusion s'impose à l'évidence. Autant l'aménagement conçu empiriquement par de modestes paysans analphabètes a su protéger efficacement terroirs cultivés et habitat de l'ensablement — mais il est vrai que c'est la survie du groupe qui était en jeu ! — autant l'aménagement moderne révèle des faiblesses indéniables dans la maîtrise du milieu. Et il en sera ainsi tant que la

reflexion en la matière restera sectorielle... et aussi peu respectueuse de procédés traditionnels qui depuis des siècles ont eu le temps de prouver leur valeur et leur efficacité.

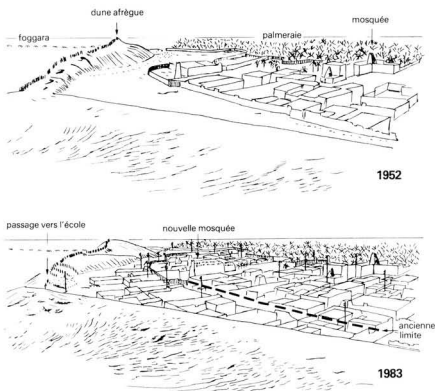


FIG. 3 — Protection du village de la palmeraie de Badriane par une dune-afrègue collective — remarquable stabilité de la dune-afrègue à 31 ans de distance, avec « engraissement » de l'extrémité Sud.

- occupation progressive de l'espace libre entre la dune et le ksar due à la croissance démographique; électrification généralisée.
- aménagement à travers la dune d'un passage vers l'école (qui, non protégée, souffre de l'ensablement).

(Croquis exécutés à partir de deux photographies J. BISSON par Françoise DEMONS, C.N.R.S., L.A. 365 « Urbanisation du monde arabe », Tours).

III. — STABILISATION DES TERROIRS ET NOUVELLES CONQUÊTES

Réduire une étude des terroirs aux seuls effets du rabattement hydraulique ou à la menace de l'ensablement serait privilégier les déterminismes physiques (certes particulièrement pesants en milieu désertique), et du même coup minimiser les facteurs fonciers qui régissent le fonctionnement de l'espace agricole, tout comme ce serait une erreur que de ne pas signaler les innovations techniques dont l'application, très récente, bouleverse des données qui n'avaient pas varié depuis des siècles.

Car la Révolution agraire, le coup de fouet donné à l'agriculture oasienne par le développement d'un marché local ou lointain, la diffusion des motopompes... sont autant de facteurs dont les effets ont été rapidement ressentis jusque dans les palmeraies les plus isolées; sans oublier ces migrations de travail sur les chantiers algériens qui, par les investissements qu'elles permettent, sont aujourd'hui un atout non négligeable dans la survie de terroirs que l'on aurait pu croire condamnés. Au seul énoncé de ces différents facteurs on devine la complexité d'une évolution dont l'enjeu signifie la stabilisation de l'espace utilisé, voire son élargissement, à moins que ce ne soit une authentique reconquête.

1) La Révolution agraire

ou la fin de l'initiative individuelle dans l'extension des terroirs

Il est un processus que la Révolution algérienne a brutalement stoppé : l'extension des palmeraies à foggaras due à l'initiative privée, autrement dit consécutive aux investissements de ceux qui détenaient le pouvoir économique, grandes familles traditionnelles exploitant leurs jardins par l'intermédiaire de métayers ou de locataires, ou, plus récemment, commerçants-transporteurs venus de Metlili des Chaambas (Mzab) à la suite de l'armée française et qui, de par leurs possibilités financières avaient réussi à s'introduire dans les « syndicats » de foggaras, à payer des salariés pour accroître les débits : c'est à cette catégorie sociale que l'on devait l'extension souvent spectaculaire des terroirs irrigués par foggaras, notamment dans les groupes de palmeraies les plus favorisés du point de vue des potentialités hydrauliques (Aougrou). L'accentuation des inégalités foncières et sociales consécutive à ce processus d'appropriation capitaliste a été brutalement « cassé » par la Révolution agraire... sans pour autant entraîner une amélioration de la situation antérieure, car bien des palmeraies expropriées ont été livrées à la friche, d'où une réaction des terroirs particulièrement sensible dans les secteurs qui jusqu'alors s'étaient révélés les plus prometteurs.

En revanche, en nationalisant l'eau des foggaras, la R.A. a donné une certaine souplesse au remodelage des terroirs, d'où localement (Aougrou, Deldoul, Tinerkouk) des extensions de périmètres irrigués liées à la constitution de coopératives qui contrebalancent les pertes dues à la déprise dans les vieilles palmeraies; et la création ex-nihilo d'un périmètre irrigué par des forages profonds à Mguiden (route Timimoun-El Goléa) relève de la même politique.

2) Moto-pompes et stabilisation des terroirs

Tout ceci est inséparable des nouveaux moyens d'exhaure permettant d'économiser le temps et la peine des hommes : car la généralisation de la moto-pompe a des effets que l'on peut qualifier sans exagération de révolutionnaires. En effet, pour la première fois dans leur histoire multi-séculaire les palmeraies à foggaras ne sont plus « condamnées » à glisser vers les points bas (afin de continuer à bénéficier de l'irrigation par gravité), puisque en greffant une moto-pompe sur un conduit de foggara — en un point quelconque de son parcours souterrain, et pas nécessairement à son débouché — on peut désormais irriguer des terroirs topographiquement élevés, d'où une reconquête des terres « hautes », dont le périmètre coopératif de Benzita, au Tinerkouk, est l'exemple le plus réussi (J. Bisson, 1983).

3) Migrations de travail et fixation des populations

Mais l'extraordinaire attachement des Gouraris à leur pays restera incompréhensible si l'on n'avait pas à l'esprit les autres facteurs qui viennent conforter l'enracinement sur place; et parmi ces facteurs il faut privilégier les migrations de travail sur les chantiers pétroliers du Bas Sahara, les chantiers urbains des villes sahariennes ou du Tell oranais. Car ces migrations de travail, tantôt temporaires (plusieurs années), tantôt saisonnières (l'été) se combinent avec un maintien de l'activité agricole, pratiquée par les parents ou l'épouse aidée de ses enfants : les salaires gagnés en émigration permettent, outre l'achat de biens de consommation courants, une amélioration parfois spectaculaire de l'hydraulique (seguias cimentées, puits consolidés, achat de moto-pompes...) et de l'habitat traditionnel, au point que des éléments de confort apparaissent, certes timidement encore, dans les villages restés en apparence les plus agricoles. Il n'est pas rare — tant en bordure de l'Erg qu'en « amont » des palmeraies à foggaras comme à l'Aougrout — que de nouveaux terroirs faits d'une juxtaposition de jardins aménagés spontanément par les travailleurs des chantiers viennent agrandir les terroirs existants, voire les dépasser en valeur de production.

Enfin au cœur de l'Erg occidental, très précisément au Tarhouzi, l'agrandissement des terroirs se fait par retouches successives, chaque jardinier élargissant sa fosse pour y planter de nouveaux palmiers puisque la vente des dattes de qualité vers les marchés africains vient s'ajouter aux ressources fournies par l'émigration saisonnière des hommes jeunes vers l'Oranie, pour apporter une certaine aisance dans des secteurs longtemps les plus démunis et les plus isolés.

CONCLUSION : LA PERMANENCE D'UN PAYS AUTHENTIQUE

Sans doute le géographe a-t-il tendance à privilégier les facteurs contribuant à une meilleure maîtrise de l'espace. Et de fait, dans le cas du Gourara, l'abondance de l'eau souterraine (à la différence du Touat, situé « en aval » de la nappe dite albienne, d'où, à superficie cultivée égale, l'obligation d'avoir de plus longues galeries drainantes) et les fortes dénivellations topographiques de la bordure de la Sebkhâ de Timimoun sont autant de facteurs favorables qui ont permis une relative stabilité des terroirs, et la permanence d'un authentique pays.

Encore ne faudrait-il pas minimiser le poids d'une cohésion sociologique qui est sans conteste l'originalité la plus remarquable de la société gourari, et qui a pour origine — partiellement au moins — un isolement qui s'est accentué courant XIX^e siècle lorsque furent tronçonnées ou définitivement coupées les pistes caravanières Soudan-Maghreb; sans oublier les liens qui se nouent habituellement dans une « société hydraulique » autour de la notion de terroir qui demeure sa concrétisation la plus évidente : sans doute n'est-ce pas un hasard si c'est au Gourara que l'on peut encore observer quelques-uns des plus beaux terroirs sahariens...

BIBLIOGRAPHIE

- BISSON Jean — *Le Gourara, étude de géographie humaine*. Monographie n° 3, Institut de Recherches Sahariennes, Université d'Alger, 1957.
- BISSON Jean. — « L'industrie, la ville, la palmeraie au désert; un quart de siècle d'évolution au Sahara Algérien ». *Maghreb-Machrek* (99) janvier-février-mars 1983, La Documentation française, Paris.
- BISSON Jean. — *Les foggaras du Sahara Algérien, déclin ou renouveau?* Publication de Paris-Sorbonne, 1984a.
- BISSON Jean. — « Tinerkouk et Tarhouzi (Sahara Algérien): déménagement ou désenclavement de l'Erg Occidental ». *Enjeux Sahariens*, CRESM-CNRS, Paris, 1984b, p. 275-292.